M. BEAUFILS,

OU

LA CONVERSATION

FAITE D'AVANCE,

COMEDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par M. V. JOUY,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Impératrice, le 14 Octobre 1806.

Prix : 24 sous.

PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle, N°. 10, au coin de celle St.-Honoré.

1806.

72180

PERSONNAGES	ACTEURS.
Mad. DE VERSEC.	Mad. *Molé-Saint-Léger.*
M. DORVAL, son frère.	M. *Picard*, aîné.
FOLVILLE, amant d'Henriette.	M. *Barbier.*
HENRIETTE, fille de Dorval.	Mlle. *Adeline.*
M. BEAUFILS, caricature de petit-maître provincial.	M. *Clozel.*
FIRMIN, valet de Folville.	M. *Picard*, jeune.

Le scène se passe à Paris, dans la maison de M. Dorval.

M. BEAUFILS.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE VERSEC, DORVAL, HENRIETTE, FIRMIN.

Mad. DE VERSEC.

Firmin, dis à ton maître que nous l'attendons ici. (*Firmin sort.*) (*A Henriette.*) Allons ma nièce, prenez l'air qui convient à la circonstance et souvenez-vous que dans notre famille, les femmes ont du caractère. .

DORVAL.

Beaucoup de caractère! il est bien décidé que tu ne l'aimes plus, ainsi. . . . .

Mad. DE VERSEC.

Le voici lui-même.

SCENE II.

Les Mêmes, FOLVILLE.

FOLVILLE.

J'accours plein de joie et d'impatience.

DORVAL.

Il n'y a pas de quoi : mon ami nous venons. . .

Mad. DE VERSEC.

Mon frère, vous voudrez bien me permettre de parler la première ; il n'est pas de très-bon ton, permettez-moi de vous le dire, de méconnaître, comme cela vous arrive à chaque instant, les privilèges de notre sexe.

DORVAL.

Parlez, madame de Versec ; parlez.

Mad. DE VERSEC.

Mon neveu, en considération de l'honneur que vous avez d'être fils de mon frère Coûrad de Folville, de son vivant trésorier de France, j'avais bien voulu consentir à votre mariage avec ma nièce, malgré les fréquentes irré-

gularités de votre conduite; Henriette elle-même y donnait son aveu.

DORVAL.

J'avais également donné le mien.

Mad. DE VERSEC.

Cela va sans dire : nous vous avions imposé pour condition, moi, de ne plus faire de dettes, votre cousine, de ne plus aller chez cette madame de Fintal dont nous avons à nous plaindre.

DORVAL.

Et moi, j'avais exigé que tu n'écrivisse plus pour le théâtre.

Mad. DE VERSEC.

C'est la moindre chose : vous n'avez point tenu vos engagemens; en conséquence je vous signifie que dès ce moment vous devez renoncer à la main d'Henriette : voilà ma décision.

DORVAL.

C'est aussi la mienne.

FOLVILLE.

Et vous, ma cousine ?

HENRIETTE.

Je n'ai pas d'autre volonté.

FOLVILLE.

Ainsi, me voilà condamné?

DORVAL.

Sans appel.

FOLVILLE.

Et sans preuves, ce qui me donne mon recours vers votre justice; car enfin si je vous démontrais que j'ai tenu mes engagemens?

Mad. DE VERSEC.

En contractant pour deux mille écus de dettes nouvelles.

FOLVILLE.

Pourvu que je les paye.

DORVAL.

En continuant à rimailler.

FOLVILLE.

Cela n'est pas prouvé, mon oncle.

HENRIETTE.

En multipliant vos visites chez une femme. . . . .

Mad. DE VERSEC.

Dont la maison est le rendez-vous de tous les ridicules.

FOLVILLE.

Vous n'y allez pas ma tante, comment pouvez-vous savoir que j'y retourne?

Mad. DE VERSEC.

J'ai pris mes informations, monsieur, et c'est aussi par ce moyen que j'ai fait connaissance avec vos créanciers.

FOLVILLE.

Venons au fait, ma chère tante : jusqu'ici l'on m'accuse sans preuves ; je me défends de même ; prenons le reste de la journée pour fournir chacun les nôtres, et jusques-là ne condamnons personne.

DORVAL.

Qu'en dites-vous ma sœur?

Mad. DE VERSEC.

J'y consens volontiers ; à tantôt, mon neveu ; puisque vous voulez des preuves, on vous en fournira.

DORVAL.

Mon pauvre garçon, j'en suis fâché, mais tes affaires vont bien mal.

FOLVILLE.

Elles n'ont jamais été meilleures.

HENRIETTE.

Monsieur peut avoir ses raisons, mon père; nous ne connaissons pas toutes ses ressources.

FOLVILLE.

Mon amour et vos bontés sont les seules dont je veuille faire usage ; elles me suffiront, j'espère.

Mad. DE VERSEC.

Vous ferez bien d'en chercher d'autres ; allons, venez ma nièce.

DORVAL (*à Folvil*).

Adieu, mon ami ; travaille, imagine ; vous autres auteurs comiques, vous n'êtes jamais embarrassés.

ils sortent).

SCENE III.

FOLVILLE, FIRMIN.

FIRMIN. (*Pendant la Scène précédente, il a prêté l'oreille à la conversation, en feignant de ranger dans cette salle. Il s'approche, regarde son maître d'un air triste, et celui-ci lui rit au nez*).

Riez, monsieur, vous en avez sujet, et notre position est vraiment très-joviale.

FOLVILLE.

Je t'ai laissé le droit de sermoner à ta manière aux jours de mon opulence, et je ne veux pas t'en priver, lorsque c'est à cela que se bornent tes profits : mais laisse-moi achever mon plan.

FIRMIN.

Encore des plans ! Ah ! monsieur, pendant que vous y êtes, si vous pouviez en faire un de conduite dont le dénouement fut de payer vos dettes.

FOLVILLE.

C'est précisement de quoi je m'occupe.

FIRMIN.

Songez que les créanciers nous harcellent, et qu'à moins de trouver des gens qui veuillent aller en prison pour nous. . .

FOLVILLE.

Pourquoi n'irions-nous pas nous-mêmes?

FIRMIN.

Il est vrai que nous avons toujours cette ressource ; mais si vous aviez voulu vous abstenir, seulement pendant six mois, de faire des comédies et des dettes, nous n'en serions pas réduits à cette extrêmité.

FOLVILLE.

Voilà ce que c'est que d'être un sot, on ne voit qu'un coté des objets : d'abord il ne faut qu'un instant pour payer ses dettes.

FIRMIN.

Pardonnez-moi, il faut encore de l'argent.

FOLVILLE.

Nous en trouverons : quand à ma pièce, elle était faite avant nos conventions ; je n'ai pas dit positivement que

j'en fusse l'auteur en la fesant recevoir, et mon oncle enterré dans le fond du marais ne sait pas seulement pour quel théâtre je travaille.

FIRMIN.

Il le découvrira.

FOLVILLE

Trop tard, puisque j'épouse aujourd'hui.

FIRMIN.

Il est vrai que ce mariage est très-probable et très-prochain sur-tout, car excepté votre tante dont vous dépendez, le père de la demoiselle et la demoiselle elle-même, tout le monde y consent.

FOLVILLE.

Tu t'amuses à compter les obstacles, et moi je les franchis.

FIRMIN.

Mais enfin, si vos folles espérances ne se réalisent pas, que ferez-vous ?

FOLVILLE.

Alors je ferai. . . des comedies.

FIRMIN.

Dans ce cas, monsieur, donnez-moi mon compte, c'est-à-dire un certificat ; dans l'état où sont les finances, il y aurait conscience à rien exiger de plus.

FOLVILLE.

Comment, tu veux me quitter? je n'entends pas cela et je prétends bien que tu continues à vivre avec moi.

FIRMIN.

A mourir, dites donc, car au régime où vous m'avez réduit, je veux être pendu si j'ai plus de tems à vivre qu'une pièce nouvelle.

FOLVILLE.

Tu as un fond d'esprit naturel, tu m'aideras, et je veux t'apprendre à rimer une arriette, comme nos faiseurs d'opéras-comiques.

FIRMIN.

Moi, poëte!

FOLVILLE.

Je ne dis pas cela.

FIRMIN.

Et moi, je dis que vous auriez dû laisser là toutes ces balivernes où il n'y a pas de l'eau à boire. . .

FOLVILLE.

Il n'y a que cela, au contraire.

FIRMIN.

Tenez, Monsieur, vous avez beaucoup d'esprit, à ce qu'ils disent; car pour moi....

FOLVILLE.

Tu ne m'en parais pas bien convaincu.

FIRMIN.

Entendons-nous.

FOLVILLE (*écoutant*)

Une voiture! . . . C'est M. Beaufils, sans doute.

FIRMIN.

Que diable pouvez vous avoir à faire avec cet original?

FOLVILLE.

N'en dis pas de mal, c'est mon élève, et j'en veux faire un homme d'esprit.

FIRMIN.

Je ne mourrai donc pas sans avoir vu un miracle.

FOLVILLE.

Je traite avec lui une opération de finance d'un genre tout à fait neuf.

FIRMIN.

Prenez y garde, dans ce genre, les plus bêtes sont ordinairement les plus fins. (*il annonce*).

Monsieur Beaufils. (*il sort*).

SCENE IV.

BEAUFILS, FOLVILLE.

FOLVILLE.

Bon jour, mon cher Beaufils.

BEAUFILS.

Salut à M. de Folville.

FORVILLE, (*le regardant*).

Je vous fais mon compliment, vous vous formez tous les jours, et je vois avec plaisir que vous profitez de mes leçons.

BEAUFILS.

Comment trouvez-vous le costume?

FOLVILLE (*l'examinant*).

De très-bon goût. . . . . votre chapeau comme çà. . . . . vos coudes un peu plus en arrière. . . . . le menton dans la cravatte. . . . . à merveille.

BEAUFILS.

Pour la tournure, je suis assez tranquille : la nature a tout fait ; c'est l'esprit qui m'embarrasse.

FOLVILLE.

Point du tout : d'ailleurs vous savez la proposition que je vous ai faite hier.

BEAUFILS.

J'y ai bien réfléchi.

FOLVILLE.

Je dois vous communiquer un secret au moyen du quel vous pouvez dès demain être cité pour un des hommes les plus spirituels de Paris.

BEAUFILS.

Vous en êtes sûr ?

FOLVILLE.

Le moyen est infaillible.

BEAUFILS.

Mais c'est qu'il est un peu cher le moyen, deux mille écus. . . . . .

FOLVILLE.

Remarquez-donc qu'il ne s'agit que d'un emprunt pour le remboursement duquel je vous offre toutes les sûretés nécessaires.

BEAUFILS.

Eh bien ! je me décide, vous aurez l'argent.

FOLVILLE.

Et vous le secret.

BEAUFILS.

Et je pourrai m'en servir ?

FOLVILLE.

Sur le champ.

BEAUFILS.

Ce que j'en fais, c'est pour vous rendre service entendez-vous, car pour de l'esprit j'en ai assez, sans qu'on s'en doute : mais comme je suis à la veille de me marier avec une demoiselle qui en a beaucoup, je ne serais pas faché d'en avoir trop.

FOLVILLE.

Vous n'aurez besoin que d'une seule leçon, et puisque notre marché est conclu, je puis d'avance vous dire en quoi mon secret consiste.

BEAUFILS.

Voyons un peu cela.

FOLVILLE.

D'abord, comme vous dites fort bien, vous avez plus d'esprit qu'on ne pense.

BEAUFILS.

Beaucoup plus, et je dois le savoir mieux qu'un autre, puisque je suis toujours là pour m'ecouter.

FOLVILLE.

Il ne vous manque que des idées, de la réflexion et du jugement.

BEAUFILS.

Voilà tout.

FOLVILLE.

Et pour peu que vous eussiez avec cela une manière de vous exprimer à-la-fois pure, élegante et facile...

BEAUFILS.

Je passerais tout de suite pour un homme d'esprit, j'en suis sûr.

FOLVILLE.

Je ne puis rien vous donner de tout cela, parce que c'est uniquement l'affaire de la nature et de l'éducation; mais je puis vous offrir un moyen de vous en passer.

BEAUFILS.

Beau secret vraiment! il y a trente ans que je le possède.

FOLVILLE.

Oui, mais tout le monde est dans la confidence, et c'est ce qu'il sagit d'éviter.

BEAUFILS.

Comment faire?

FOLVILLE.

A Paris, écoutez-moi bien, les réputations ne s'acquièrent pas, il faut les conquérir; une seule conversation où vous aurez brillé, dans un cercle choisi, quelques traits de vous que l'on puisse citer, en voilà plus qu'il ne faut pour vous faire un nom... vous avez de la mémoire?

BEAUFILS.

J'apprendrais par cœur le Code civil.

FOLVILLE.

Dans ce cas le succès est immanquable, puisqu'il ne sagit plus que de retenir une conversation que je vous ai faite d'avance.

BEAUFILS.

Il faudra donc que je fasse les demandes et les réponses?

FOLVILLE.

Pas du tout, en vous la remettant par écrit, je vous indiquerai en deux mots les moyens de vous en servir.

BEAUFILS.

C'est fort bien; maintenant voyons un peu quelle garantie vous m'offrez pour le remboursement.

FOLVILLE.

Une hypothèque bien solide.

BEAUFILS.

Sur une maison?

FOLVILLE.

Fi donc! le feu peut y prendre.

BEAUFILS.

C'est vrai : sur une terre peut-être?

FOLVILLE.

Non, ma fortune est en porte-feuille.

BEAUFILS,

J'entends, quelques bons papiers à terme.

FOLVILLE.

Justement des papiers, sur une maison bien connue.

BEAUFILS.

Marché conclu : je cours chercher votre argent. . . . à propos. . . je vais me marier comme je vous disais et je voudrais bien avoir par dessus le marché un petit compliment en forme de déclaration.

FOLVILLE.

Vous l'aurez.

BEAUFILS.

Faites-moi une déclaration sentimentale, entendez-vous : mon vrai genre c'est le pathétique ; les dames de Baugency assurent que j'ai des larmes dans la voix.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

FOLVILLE, *seul.*

Voilà ce qui s'appelle un coup de partie : mes dettes étaient le seul obstacle difficile à vaincre, le voila surmonté... mais Beaufils se contentera-t-il d'une délégation sur le produit de mes ouvrages? . . en tout cas, j'ai la ressource de mon oncle ; une fois persuadé que j'ai renoncé au théâtre, il sera ma caution, je le connais: à moins pourtant qu'il ne découvrit. . . . . Bah! c'est impossible.

SCÈNE VI.

FOLVILLE, Mad. DE VERSEC, DORVAL.

DORVAL.

Eh bien ! mon ami, tu est encore là ? le jour s'avance cependant, et tu ne songes pas qu'il ne te reste qu'une heure pour faire tes preuves de sagesse.

FOLVILLE.

C'est plus qu'il n'en faut, mon oncle ; vous me verrez bientôt dans l'arêne, armé de toutes pièces ; mes adversaires seront battus, l'innocence triomphera, et ma chère Henriette sera le prix du vainqueur. (*Il sort.*)

SCENE VII.

Mad. DE VERSEC, DORVAL.

DORVAL.

Le coquin se moque de nous.

Mad. DE VERSEC.

De vous, mon frère, c'est probable ; mais de moi, je voudrais qu'on s'en avisât.

DORVAL.

Il y a des gens qui s'avisent de tout : quoiqu'il en soit ma sœur vous voilà tout à fait prononcée contre ce pauvre Victor.

Mad. DE VERSEC.

Etes-vous déjà d'un autre avis ? cela ne m'étonnerait pas, vous avez tant de caractère !

DORVAL.

Je tiens à mon opinion aussi long-tems que je la crois bonne, et si véritablement il allait nous prouver. . . . .

Mad DE VERSEC.

Qu'il ne fait plus de dettes, quand j'ai en main la note de ses créancier, qu'il ne vas plus chez cette dame de Fintal, quand je viens de surprendre un billet d'elle que j'ai remis à ma nièce ; qu'il ne fait plus comédie, quand à l'instant même on vient de vous dire le titre de sa pièce et de vous indiquer le théâtre où l'on doit incessamment la jouer.

DORVAL.

Si le fait est vrai, je le saurai bientôt de la manière la plus positive, et je tiendrez ma parole ; Folville n'aura pas ma fille ; mais ne peut-on la lui refuser sans la donner à ce M. Beaufils dont vous vous êtes mis en tête de faire mon gendre.

Mad. DE VERSEC.

Mon dieu, mon frère, je sais mieux que vous ce qu'il faut à ma nièce; j'ai été mariée trois fois, et je puis répondre par expérience qu'une femme en mariage est d'autant plus heureuse que son époux. . . . .

DORVAL.

Est plus sot peut-être. . . . .

Mad. DE VERSEC.

Pas précisément, mais plus simple du moins; rappellez-vous combien votre femme était heureuse avec vous.

DORVAL.

Je m'en souviens avec plaisir, mais vous me permettrez de n'en pas tirer la même conséquence : après tout, je n'ai vu votre protégé qu'une fois.

Mad. DE VERSEC.

C'est un garçon d'une naissance très-distinguée; son père était receveur des tailles à Vendôme; il est très-riche, encore plus économe : il a un ton parfait, et je ne le proposerais pas à ma nièce, si je n'étais pas décidée pour mon compte à renoncer à l'hymen.

DORVAL.

Tu dieu, quel sacrifice!

Mad. DE VERSEC.

Vous me trouveriez donc bien téméraire d'oser prétendre à me remarier?

DORVAL.

Non! c'est votre mari, ma sœur, que je trouverais téméraire.

Mad. DE VERSEC.

Cette réflexion est de bien bon goût, il faut en convenir. . . . . Mais que veux madame? (*Entre une marchande de modes.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes, UNE MARCHANDE DE MODES.

LA MARCHANDE.

Je desirerais parler à M. de Folville.

Mad. DE VERSEC. (*A son frère, à part.*)

C'est quelque créancier. (*Haut.*) Il est sorti, de quoi s'agit-il, madame?

LA MARCHANDE.

Je venais lui présenter la note des fournitures que je lui ai faites.

Mad. DE VERSEC.

Mais, madame n'est-elle pas marchande de modes?

LA MARCHANDE.

Pour vous servir, madame.

Mad. DE VERSEC.

Alors je ne vois pas bien quelles fournitures. . .

LA MARCHANDE.

Toutes choses du dernier goût, des chapeaux, des voiles, des schals.

DORVAL.

Pour monsieur de Folville?

LA MARCHANDE, (*finement.*)

Pour son compte.

Mad. DE VERSEC.

Ah! oui, j'entends. . . . . et vous, mon frère?

DORVAL.

Je devine à peu près.

LA MARCHANDE.. (*avec volubilité*).

On peut se dispenser de regarder mon memoire, je ne surferais pas à un enfant : d'ailleurs ma maison est connue et pour le gout, la nouveauté, surtout pour l'invention, j'ose me vanter de n'avoir pas de rivaux.

DORVAL.

Pour l'invention?

LA MARCHANDE.

Oui, monsieur, je suis l'auteur du rézil venitien, du corset à la Valaisanne, du bonnet à la Creole : il n'est pas que vous n'ayez vu des capotes à l'invisible.

DORVAL.

Oui, j'ai vu la caricature.

LA MARCHANDE.

Eh bien, c'est à moi que l'on doit cette idée.

DORVAL.

La laideur vous doit des remercimens.

LA MARCHANDE.

L'amour m'en doit peut-être d'avantage. La beauté ne cherche pas toujours les regards, et vous m'avouerez qu'il est quelquefois très-agreable de pouvoir passer sans être vue.

Mad. DE VERSEC.

Vous songez à tout, Mad. la marchande.

LA MARCHANDE.

Avec un peu d'expérience....

Mad. DE VERSEC. (*à la marchande*).

Revenons à votre affaire, M. de Forville est sorti pour

l'instant et comme il est possible qu'il ne rentre pas de la journée, si vous voulez me suivre, j'acquitterai votre mémoire.

LA MARCHANDE.

Madame est trop bonne ; je ne venais pas pour cela ; mais comme on a toujours besoin de ses fonds dans le commerce. . .

Mad. DE VERSEC.

Sans doute. (*bas à son frère*). Cette pièce est convaincante, et je veux pour raison qu'elle reste entre mes mains. (*elles sortent*).

SCENE IX.

DORVAL. (*seul*).

Allons, il n'y a plus moyen de penser à donner sa fille à ce garçon-là ; poëte, prodigue et libertin ! c'est aussi trop de défauts à la fois. Voici ma fille, affermissons la dans sa résolution.

SCENE X.

DORVAL, HENRIETTE.

DORVAL.

Te voilà bien rêveuse, mon enfant ; tu ne parais pas encore bien décidée. . . Folville. . .

HENRIETTE.

Je l'abhorre.

DORVAL.

Tant pis ! c'est encore là une manière d'aimer.

HENRIETTE.

Non pas pour moi, je vous en assure mon père, et s'il faut vous parler franchement, je vous dirai qu'il y a longtems que j'aurais rompu avec mon cousin, si je n'avais craint de vous déplaire.

DORVAL.

Ah ! c'est pour moi. . .

HENRIETTE.

Tout à fait, mon père ; je vous entends toujours faire son éloge ; vous ne vous plaisez qu'avec lui, vous ne riez qu'avec lui, vous le citez à tout propos comme un modéle d'esprit, de franchise, de courage ; je voyais bien que je vous désobligerais en y renonçant.

DORVAL.

C'est une attention bien délicate, bien généreuse, mais

entendons-nous pourtant. Ton cousin est un fort aimable garçon, et pour mon compte, je l'aime assez parcequ'il m'amuse, ne doute de rien et se moque de tout le monde; tout cela est fort bien pour moi, qui ne veux pas l'épouser; mais je n'en suis pas moins tout prêt de convenir avec toi que cet aimable garçon-là ferait un très-mauvais mari; d'abord il ne t'aime pas.

HENRIETTE.

Pardonnez-moi; la haine ne me rend point injuste, je sais fort bien qu'il m'aime, mais sa conduite...

DORVAL.

Ah! pour sa conduite, elle est détestable.

HENRIETTE.

Très-légère au moins; on aura beau me dire qu'il aime ses parens, qu'il a des amis...

DORVAL.

A la bonne heure! mais cette humeur querelleuse qui lui a valu certaines affaires...

HENRIETTE.

Sur cet article-là, mon père, vous n'êtes pas de bonne foi, et vous oubliez que vous m'avez dit cent fois qu'à sa place vous en eussiez fait autant.

DORVAL.

Oui morbleu! mais il est sans ordre, criblé de dettes.

HENRIETTE.

Tous les jeunes gens ont ce malheureux défaut.

DORVAL.

Et pis que tout cela, cette manie de rimailler, cette rage de comédie.

HENRIETTE.

Voilà ce qui est affreux, puisqu'il sait que cela vous déplaît; il assure, il est vrai, qu'il y a renoncé.

DORVAL.

C'est là ou je t'attendais, car je ne sais pas si tu t'apperçois que nous avons insensiblement changé de rôle, et que je l'attaque, moi qui l'aime, tandis que tu le défends, toi qui l'abhore.

HENRIETTE.

Je le défends! vous m'avez donc bien mal entendue.

DORVAL.

Quoi qu'il en soit, tu seras plus sûre de ton fait, quand tu sauras que ce mauvais sujet à qui j'avais promis ta main sous la seule condition de renoncer à sa théâtromanie, en est plus entiché que jamais.

HENRIETTE.

Cela est-il bien vrai, mon père?

DORVAL.

Dans une heure, je t'en fournirai la preuve. . . Je ne te parle pas du billet de Mad. de Fintal.

HENRIETTE.

Le voilà, et je dois. . .

DORVAL.

Tu ne sais pas ce qu'il contient.

HENRIETTE.

Je le devine trop bien, et c'est en présence de vous et de ma tante que je veux le confondre ; en attendant mon père, je vous prie de lui signifier. . .

DORVAL.

Le voici, annonce-lui toi-même ta résolution ; en auras-tu le courage ?

HENRIETTE.

Sans doute, je l'aurai mon père.

DORVAL.

Je vais de mon coté, procéder en forme contre le coupable. (*il sort*).

HENRIETTE. (*seule*).

Affectons une indifférence dont mon cœur est encore si loin !

SCENE XI.

FOLVILLE, HENRIETTE.

FOLVILLE.

Ah ! vous voilà, ma chère henriette ?

HENRIETTE

Votre chère Henriette, je vous prie monsieur, de prendre avec moi un ton plus convenable.

FOLVILLE.

Eh ! quel autre ton peut me convenir mieux que celui de l'amant le plus tendre ?

HENRIETTE.

Mais celui de l'homme le plus indifférent, par exemple, afin de ne pas donner plus qu'on ne vous accorde.

FOLVILLE.

Je vois, ma cousine, que vous vous rangez du côté de l'injustice : vous me comdamnez aussi sans m'entendre, mais je vous attends aux preuves.

HENRIETTE.

Épargnez-vous la peine d'en chercher ; je me contente de celles que j'ai acquises, et pour terminer un entretient qui

me fatigue, je vous préviens que j'ai promis à mon père et à ma tante, que je me suis promis à moi même d'accepter la main de M. Beaufils.

FOLVILLE.

Beaufils ! . . . Impossible. . . Vous voulez rire ?

HENRIETTE.

Rien n'est plus sérieux.

FOLVILLE.

Ma petite cousine n'en fera rien.

HENRIETTE.

Mon petit cousin pourra s'en convaincre aujourd'hui même.

FOLVILLE.

Vous ne savez donc pas que ce Beaufils. . . (*à part*). (Ne manquons point à notre parole.) Mais d'ailleurs la promesse que vous m'avez faite ? . . .

HENRIETTE.

Je la tiens.

FOLVILLE.

Je vois que votre père. . .

HENRIETTE.

Je laisse là vos torts avec mon père : ils auraient pu m'empêcher d'être à vous : c'est votre conduite envers moi qui me décide à en épouser un autre.

FOLVILLE.

Ma conduite envers vous ? . . . Que voulez vous dire ?

HENRIETTE. (*sortant*).

Que je dois vous épargner une conversation moins intéressante pour vous que certaines correspondances. (*elle sort*).

SCENE XII.

FIRMIN, FOLVILLE.

FOLVILLE.

Que certaine correspondance ! . . Qu'est-ce que cela signifie ? et ce rival ! c'est le dernier que j'aurais soupçonné. . . Elle a beau dire, elle ne l'épousera pas, et je l'attends comme les autres à l'explication.

FIRMIN (*d'un air effaré*).

Eh ! monsieur, pour cette fois nous pouvons plier bagage ; tout est perdu, votre oncle sait que vous avez fait une comédie, comment on la nomme, à quel théâtre on la joue, il connaît le directeur et lui écrit en ce moment pour avoir des informations secrètes.

FOLVILLE.

De qui sais-tu cela ?

FIRMIN.

D'André, son valet de chambre, qui doit lui même porter la lettre.

FOLVILLE.

Diable ! cela devient sérieux. . . Après tout je n'ai pas dit que la pièce venait de moi.

FIRMIN.

Votre bouche ne l'a dit à personne, mais votre amour-propre l'a fait deviner à tout le monde.

FOLVILLE.

C'est que, vois-tu, mon ami, c'est une pièce en trois actes et en vers. . . Un vrai diamant.

FIRMIN.

Vous voilà bien riche avec un pareil bijou.

FOLVILLE.

Tout peut s'arranger encore ; tu vas suivre André, tu lui escamoteras la lettre.

FIRMIN.

Ah ! bien, oui, il est aussi fin que moi.

FOLVILLE.

Ne peux-tu l'arrêter quelque part ?

FIRMIN.

Dans un cabaret, c'est possible ; mais il faudrait payer la dépense, et je n'ai pas le sou.

FOLVILLE.

Va toujours, empare-toi d'André, fais lui grande chère ; j'enverrai ou j'irai moi-même te tirer d'embarras.

FIRMIN.

Vous m'y laisserai, j'en suis sûr.

FOLVILLE.

Réponds-moi d'André pendant une demi-heure, et je charge du reste.

FIRMIN.

Allons, je me dévoue ; je vais le conduire ici près, au Cerceau d'or, et j'en sortirai quand il plaira à Dieu. (*il sort*).

SCENE XIII.

FOLVILLE (*seul*).

Quelle crise ! et comment s'en tirer ? ce Beaufils est mon rival ; s'il refuse de me prêter de l'argent, impossible de remplir mon engagement avec ma tante ; si mon oncle dé-

couvre mon secret, il ne me pardonera pas ; ma cousine elle-même prend parti contre moi. . . Ne perdons pas courage... j'apperçois notre homme, le sac sous le bras, c'est déja bon signe.

SCÈNE XIV.

BEAUFILS, FOLVILLE.

BEAUFILS.

J'apporte les six mille francs, en bons louis bien pesés.

FOLVILLE.

Mille remercimens, M. Beaufils. (*il va pour prendre le sac que l'autre retire*).

BEAUFILS.

Voyons d'abord vos effets pour le remboursement.

FOLVILLE.

Les voici. (*lui présentant un cahier roulé*).

BEAUFILS.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FOLVILLE.

Une comédie de moi, que l'on joue dans quelques jours et sur le produit de laquelle je vous rembourserai.

BEAUFILS.

Si ça vous est égal, j'aime mieux l'hipotheque d'une maison, au risque du feu.

FOLVILLE.

Songez donc. . .

BEAUFILS.

Je songe que si vous n'avez pas d'autre garantie à me donner je remporte mon sac. D'ailleurs, j'y ai bien refléchi, la conversation peut manquer son effet, et je me trouverais plus pauvre en espece, sans être plus riche en esprit.

FOLVILLE, (*après avoir reflechi avec inquiétude*).

Eh bien! écoutez, je vais vous faire une proposition superbe : ce n'est plus le produit de la pièce que je vous propose ; c'est la pièce elle-même; l'auteur n'est pas connu, je puis vous mettre en nom et vous assurer par là toute la gloire d'un succès, qui mettra le comble à la réputation d'esprit je me suis engagé à vous faire.

BEAUFILS.

Et mais cela se présente mieux.

FOLVILLE.

Sans compter qu'en qualité d'auteur, vous avez dès aujourd'hui vos entrées au spectacle.

BEAUFILS.

Attendez donc ; j'aurai le produit, les entrées et la ré-

putation. . . Touchez là mon cher, le sac est à vous et la comédie est à moi : voyons maintenant la conversation.

FOLVILLE.

Je vais vous la chercher. (*à part en sortant*). Envoyons délivrer Firmin payer mes créanciers, et prévenir bien vite au théâtre.

SCÈNE XV.

BEAUFILS. (*seul*).

Je ne suis pas faché d'être auteur ; çà va me donner dans le monde nn fier relief. . . Oui, mais si par malheur ma comédie. . . Ça c'est vu quelquefois : qu'on y prenne garde, je ne plaisante pas moi, et si l'on s'avisait de siffler ma pièce, le public ne périrait que de ma main.

SCENE XIX.

FOLVILLE, BEAUFILS.

Voici votre conversation bien lisiblement écrite..

BEAUFILS, (*regardant les papiers l'un après l'autre*).

Je saurais cela sur le bout de mon doigt, dans un quart d'heure, mais comme je vous disais, je ne peux pas faire à moi tout seul les demandes et les réponses.

FOLVILLE.

Deux mots d'instructions vont vous mettre au fait : dans un cercle on ne parle guère que de trois choses ; de la pluie et du beau tems, des spectacles et des femme. De la pluie et du beau tems vous vous en tirerez aussi bien qu'un autre

BEAUFILS

Bien mieux même, car j'ai chez moi un barromêtre.

FOLVILLE.

Seulement pour fixer tout d'un coup l'attention sur vous et vous donner un air d'instruction, vous pourrez ajouter en parlant de la chaleur qu'il fait depuis quelques jours: Vraiment, il ne fait pas plus chaud sous l'équateur.

BEAUFILS.

Sous quoi ?

FOLVILLE.

Sous l'équateur ou sous la ligne équinoxale ; c'est un terme de géographie.

BEAUFILS.

A qui le dites-vous ? je ne sais que celà.

FOLVILLE.

Venons aux spectacles.

BEAUFILS.

Voilà le difficile.

FOLVILLE.

Rien de plus aisé, au contraire : tout ce que vous avez à dire, dans ce cas, se borne à deux mots ; de quelqu'ouvrage, de quelqu'acteur que l'on parle, prononcez hardiment : C'est divin ! ou bien : C'est détestable ! A votre choix, et ne sortez pas de là.

BEAUFILS.

Je n'en sortirai pas.

FOLVILLE.

Quant aux femmes . . .

BEAUFILS.

Ah ! pour les femmes, il n'y a pas besoin de me souffler ; c'est moi qui en remontre aux autres. Demandez comment on m'appelle à Beaugency : l'irrésistible !

FOLVILLE.

Fort bien ; mais on ne réussit pas par les mêmes moyens auprès des belles de tous les pays. Voici, près des nôtres, la marche que vous avez à suivre. Quand la conversation tombera sur cet intéressant sujet, saisissez le moment ; et si vous pouvez débiter, sans vous laisser interrompre, la tirade que je vous ai transcrite, vôtre succès est sûr.

BEAUFILS.

Qu'est-ce que vous avez donc mis dans cette tirade ?

FOLVILLE.

C'est un petit résumé de nos romans les plus à la mode.

BEAUFILS.

Allons donc, il n'y a pas douze lignes.

FOLVILLE

C'est que j'ai ôté les avant-propos, les préfaces, les notes, les descriptions, les invraisemblances, le pathos et le galimathias ; mais les pensées y sont toutes, soyez tranquille.

BEAUFILS.

Avec ces manières-là, les imprimeurs ne feraient pas fortune.

FOLVILLE.

Il faut encore vous prévenir d'une chose ; si par hazard la conversation se prolonge et sort de son cadre ordinaire. . .

BEAUFILS.

Je m'en irai.

FOLVILLE.

Point du tout : dans ce cas, vous avez la ressource du trait.

BEAUFILS.

Du trait !

FOLVILLE.

On appelle trait une répartie vive et piquante. Dans les grandes extrêmités, c'est un moyen de salut. J'ai un de mes amis, un jeune homme un peu. . . comme vous, qui vit sur un bon mot depuis dix ans.

BEAUFILS.

Avec trois ou quatre, j'en aurai pour toute ma vie.

FOLLEVILLE.

Vous en trouverez là plusieurs qui ne sont point encore connus aux Marais; quand à la manière de les amener, rien de plus aisé; il ne s'agit que d'attendre ou de placer dans la conversation le mot qui doit amener le trait.

BEAUFILS.

J'entends, c'est comme au vaudeville.

FOLVILLE.

Justement, par exemple le mot *parvenu* revient à tout moment dans la conversation; sitôt qu'on le prononcera, vous prendrez la parole et vous placerez sur les *parvenus*; la plaisanterie charmante qui se trouve sous le N°. 3, et ainsi des autres!

BEAUFILS.

Me voilà au fait; soyez tranquille. . . . Mais à propos, et ma déclaration.

FOLVILLE.

Vous la trouverez au bas de cet écrit.

BEAUFILS.

Bon! (*à part.*) Je m'en vais bien vîte étudier ma conversation et je reviens faire une visite à ma prétendue. (*Revenant.*) Ah! ça, j'ai mes entrées au théâtre.

FOLLEVILLE.

Le directeur est prévenu; vous n'aurez qu'a vous nommer.

BEAUFILS.

Beaufils de Baugency et je passe. . . c'est commode.

(*Il sort.*)

FOLLEVILLE, (*seul.*)

Et nous, allons de ce pas dresser nos dernières batteries.

(*Il sort.*)

SCENE XVI.

DORVAL, Mad. DE VERSEC, HENRIETTE.

Mad. DE VERSEC.

Monsieur Beaufils m'a fait annoncer sa visite; je suis sûre, ma nièce, que vous en serez charmée.

HENRIETTE.

Je ne crois pas, ma tante.

Mad. DE VERSEC.

Il n'a rien de commun avec votre cousin, je vous en avertis.

DORVAL.

Rien du tout, c'est bien vrai.

Mad. DE VERSEC.

Un esprit simple, ingénu, un maintien noble et décent, une tournure.....

DORVAL.

Tout à fait originale.

Mad. DE VERSEC.

Faites-y bien attention; vous verrez qu'il ne dit rien comme un autre, je ne vous parle pas de sa personne; vous allez en juger.

DORVAL.

Pour sa personne, je n'en réponds pas, mais du reste . . .

Mad. DE VERSEC.

On voit bien, mon frère, que vous n'avez pas la moindre idée de la beauté antique; consultez les artistes, il vous diront que M. Beaufils a le plus beau profil grec...

DORVAL.

Je ne lui trouve pas l'air grec, du tout, du tout.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, FIRMIN.

Mad. DE VERSEC.

Que nous veut mons Firmin?

FIRMIN.

Je venais rendre compte à mon maître des commissions qu'il m'a données.

DORVAL.

Et quelles sont ces commissions?

FIRMIN.

De rassembler ses créanciers et de lui amener un notaire.

Mad. DE VERSEC.

Assembler ses créanciers, à quoi bon?

FIRMIN.

C'est ce que j'ai dit.

DORVAL.

Il veut se donner le plaisir de les voir en masse: et ce notaire.

FIRMIN.

Il sera ici dans un moment.

Mad. DE VERSEC.

Vous verrez qu'il s'agit de quelqu'arrangement usuraire avec ses créanciers.

FIRMIN, (*annonçant.*)

M. Beaufils.

HENRIETTE.

Quelle entrevue !

DORVAL.

De la résolution, ma fille !

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, BEAUFILS.

BEAUFILS, (*se donnant des airs ridicules.*)

Mademoiselle puis-je me flatter que vous daignerez encourager l'espoir que l'on a donné à mon amour, et que vous ne repousserez pas l'offre d'une main que je mets à vos pieds.

Mad. DE VERSEC, (*à Dorval, à part.*)

N'est-ce pas très-joliment tourné.

DORVAL.

Je n'aime pas trop cette main qu'il met aux pieds.

HENRIETTE.

Mais monsieur.....

DORVAL.

Pour éviter à ma fille une première réponse, je vous dirai monsieur, qu'elle m'a laissé le maître de lui choisir un époux, et qu'en conséquence je vous accepte pour gendre.

BEAUFILS, (*à part.*)

Ah diable ! je ne m'attendais pas que le beau-père.. n'importe. (*Haut.*) Certainement cher beau-père l'aveu de votre amour..

DORVAL.

Tout au plus celui de ma fille.

BEAUFILS.

Çà va sans dire.. l'aveu dis-je de cet amour va me permettre tous les sentimens avec lesquels..... avec lesquels.....

DORVAL.

J'ai l'honneur d'être..

BEAUFILS.

Ça peut finir comme çà.

HENRIETTE, (*à part, à sa tante.*)

Ah ! ma tante, j'aurai bien de la peine à me décider.

Mad. DE VERSEC, (*à part, à Henriette.*)

Ne voyez-vous pas qu'il est timide. (*Haut.*) Donnez des sièges.

BEAUFILS, (*à part, il tire sa conversation, qu'il regarde à la dérobée.*)

Si je pouvais amener ma conversation.

Mad. DE VERSEC.

Depuis que monsieur est à Paris, il va sans doute fréquemment aux spectacles.

BEAUFILS, (*à part.*)

Elle va m'embrouillller, çà ne commence pas par là.

DORVAL.

Comment! que dites-vous.

BEAUFILS, (*embarrassé.*)

Ce n'est rien. . . c'est qu'il fait si chaud.

DORVAL.

Mais non, le tems me semble bien raffraîchi.

BEAUFILS.

C'est votre âge qui fait çà. « Ah! mon dieu, je suis sûr que vous trembleriez sous la barre équinoxiale. » (*à part.*) J'ai bien ramenez cela.

DORVAL, (*riant.*)

Sous la ligne, vous voulez dire.

BEAUFILS.

La ligne, la barre, c'est bien la peine de disputer. . . vous me parliez des spectacles tout-à-l'heure.

DORVAL.

Ma sœur vous demandait si vous y alliez souvent?

BEAUFILS, (*à part.*)

M'y revoilà (*Haut.*) Je n'en sors pas.

Mad. DE VERSEC.

C'est le passe-tems des gens d'esprit.

BEAUFILS.

C'est le mien.

DORVAL.

On a donné dernièrement Athalie, vous y étiez sans doute, que pensez-vous de cet ouvrage?

BEAUFILS.

Détestable!

DORVAL.

Comment, détestable? le chef-d'œuvre de Racine.

BEAUFILS.

Il n'y a pas de Racine qui tienne, détestable, vous dis-je, et je ne sors pas delà.

DORVAL.

Quand vous parleriez d'un mélodrame, vous ne vous expliqueriez pas avec plus de légèreté.

BEAUFILS.

Le mélodrame, ah! c'est différent, divin! monsieur; divin!

DORVAL.

Comment pourrez-vous prouver.....

BEAUFILS.

Je ne prouve rien, divin, et je ne sors pas delà.

Mad. DE VERSEC.

Cette opinion mon frère, est celle de beaucoup de gens comme il faut. Chaque siècle brille d'un éclat différent, le nôtre est le siècle du calembourg et du mélodrame.

DORVAL.

Je lui en fais mon compliment.

Mad. DE VERSEC.

Votre père, M. Beaufils, vous a recommandé à mes soins; ils vous seront utiles dans ce pays, pour vous mettre en garde contre un sexe qu'il est si difficile et si nécessaire de connaître.

BEAUFILS, (*à part.*)

Je tiens ma tirade. (*Haut, du ton d'un homme qui récite.*) Je, la connais cette belle moitié du genre humain, chargée par la nature, d'effeuiller des roses sur le chemin de la vie.

Mad. DE VERSEC.

Charmant!.....

BEAUFILS.

De la vie... on s'est long-tems trompé sur sa véritable destination... mais grace au ciel, sur ce point, comme sur tant d'autres, nous avons redressé les idées de nos pères; les femmes, en vivant dans les souterrains, en méditant sur le bord des torrens, en faisant ensuite quelques campagnes chez les Musulmans, en apprendont bien mieux tous les devoirs de filles, d'épouses et de mères, et la société recueillera les fruits de l'éducation sensitive.

DORVAL.

Ce qu'il dit là n'a pas le sens commun, mais ce n'est pourtant pas bête.

HENRIETTE.

C'est bien pis.

Mad. DE VERSEC, (*à Henriette.*)

Comment trouve-tu qu'il parle?

HENRIETTE.

Comme un roman, ma tante.

BEAUFILS, (*à part.*)

Les voilà dans l'admiration!

DORVAL.

Ce que vous me dites là me semble admirable, mais je voudrais savoir comment vous êtes parvenu à vous former?..

BEAUFILS.

Parvenu! avez-vous dit; arrêtez donc, j'ai quelque chose-là dessus.

DORVAL.

Sur quoi?

BEAUFILS.

Sur *parvenu*; je m'en vais lancer le trait, recommencez un peu votre phrase et restez sur *parvenu*...

DORVAL. (*bas à sa sœur*). (*on se lève*).

Mais ma sœur c'est décidément un sot que ce monsieur, et de la pire espèce encore.

Mad. DE VERSEC.

Mon Dieu, mon frère, il faut l'entendre.

DORVAL.

Ce n'est pas facile.

SCENE XVIII.

Les mêmes, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Monsieur, je me rends à vos ordres.

DORVAL.

De quoi s'agit-il?

LE NOTAIRE.

De votre contrat de mariage.

DORVAL.

De mon contrat.

LE NOTAIRE.

Voilà sans doute la future, elle est un peu jeune n'importe. (*il chante*).

Ne savons-nous pas que Titon
Rajeûnit auprès de l'Aurore.

DORVAL.

Vous chantez fort bien pour un notaire, mais vous ne savez ce que vous dites. Qui vous envoye?

LE NOTAIRE.

Firmin, votre laquais.

Mad. DE VERSEC. (*à Dorval*).

Ne voyez-vous pas que c'est une plaisanterie tout à fait aimable de votre neveu.

HENRIETTE.

C'est à moi directement que l'insulte s'adresse.

BEAUFILS.

Il n'y a pas d'insulte à cela : c'est une petite attention de sa part, et puisque mademoiselle m'aime, que je l'aime, que nous avons le consentement mutuel de nos parens réciproques, je ne vois pas ce qui empêcherait. . .

Mad. DE VERSEC.

Il a raison, ma nièce, et si vous voulez, nous commencerons à l'instant même.

HENRIETTE.

Sans ce dernier trait je n'aurais jamais pu m'y résoudre, mais cet indigne procédé a fixé ma résolution.

DORVAL.

Moi, je suis d'avis qu'on l'entende : nous l'avons promis.

Mad. DE VERSEC.

Tout est entendu : M. le notaire, achevez le contrat.

LE NOTAIRE.

Remplissions d'abord les blancs : la demoiselle se nomme.

Mad. DE VERSEC.

Louise-Henriette Dorval.

LE NOTAIRE.

Et le futur. . .

(*Beaufils s'approche et va parler, lorsque Forville paraît, passe devant lui et dicte au Notaire*).

SCENE XIX.

Les Mêmes, FOLVILLE, FIRMIN.

FOLVILLE. (*au Notaire*).

Victor de Forville.

BEAUFILS.

N'écrivez pas cela, c'est moi qui se marie, et je m'appelle Raoul Sigismond.

FOLVILLE.

Vous-avez là des noms superbes?

Mad. DE VERSEC.

Ah! ça, monsieur, voulez-vous bien vous retirer d'ici.

DORVAL.

A moins qu'il ne veuille signer comme parent de la future.

FOLVILLE.

Comme époux.

HENRIETTE.

D'un autre, j'y consent.

FOLVILLE.

Je ne demande qu'un moment d'explication, et si tout le monde ici (monsieur excepté) n'est pas content de ce que j'ai à dire, je laisse le champ libre a Raoul Sigismond.

DORVAL.

On ne peut guère lui refuser sa demande, qu'en dis-tu, ma fille.

HENRIETTE.

Si tout le monde le veut. . .

BEAUFILS.

Pas du tout, je m'y oppose.

FOLVILLE (*l'écartant vigoureusement*).

J'écarte l'opposition. . . tout le monde est ici contre moi; et je vais prouver que j'ai raison contre tout le monde, ce qui d'ailleurs m'arrive assez souvent.

DORVAL.

Il est modeste, c'est toujours çà!

FOLVILLE (*à M. Dorval.*)

A quelle condition, mon oncle, m'avez-vous promis la main de ma cousine?

DORVAL.

A une condition que tu n'as pas remplie; et ta pièce que l'on répette en ce moment.

BEAUFILS.

Ah! bien oui, sa pièce, elle n'est pas de lui.

DORVAL.

Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir: j'ai écrit au directeur.

FOLVILLE.

Je vous apporte sa réponse.

DOLVAL (*lisant*).

Hum!.... Hum!.... la pièce en répétition à notre théâtre, dont vous désirez connaître l'auteur, est de M. Beaufils de Baugency. . . de vous?

BEAUFILS.

De qui donc?

DORVAL.

Vous avez fait une comédie.

BEAUFILS.

En trois actes et en vers, seulement, du Corneille tout pur.

DORVAL.

Dans le genre du *Menteur*, peut-être.

BEAUFILS.

Il n'y a point de mensonge, la pièce est à moi, vous me verrez sur l'affiche.

DORVAL.

A la bonne heure.

HENRIETTE.

Expliquez-vous aussi, mon cousin, le but de votre correspondance journalière avec madame Fintal.

FOLVILLE.

Moi, je ne lui écris jamais.

HENRIETTE.

Vous répondrez du moins à ce billet.

FOLVILLE (*à Henriette*).

Daignez l'ouvrir.

DORVAL.

Tu n'oses pas; donne: (*il lit*). Me direz vous, mon cher Folville, pourquoi depuis trois semaines, je n'entends plus parler de vous, même par écrit; je conçois tout le charme de la société de la petite cousine du marais, du bon homme Dorval et de haute et puissante dame de Versec....

DORVAL.

Continuez donc ma sœur.

Mad. DE VERSEC.

C'est assez mon frère, les inpertinences de cette coquette, ne font rien à l'affaire, (*à Folville*) mais nous avons des dettes.

FOLVILLE (*lui remettant des papiers*).

Dont voici les quittances.

Mad. DE VERSEC (*après examen*).

Il en manque une.

FOLVILLE.

Impossible.

Mad. DE VERSEC.

Pas même celle d'une certaine marchande de modes, dont j'ai moi-même ce matin acquitté le mémoire?

FOLVILLE.

Quoi, vous avez payé? je ne le souffrirai pas; non vraiment, ce n'est pas dans l'ordre, et la corbeille de noces regarde le futur.

HENRIETTE.

Comment?

FOLVILLE.

Pardonnez à ma confiance fondée sur mon amour et sur votre justice, mais j'étais si sûr de mon fait, que j'avais fait d'avance toutes mes dispositions.

HENRIETTE.

Il faut en convenir, mon père, elle a raison contre nous tous.

DORVAL.

Je suis esclave de ma parole, je donne mon consentement.

Mad. DE VERSEC.

Je ne puis refuser le mien, mais, pour mon compte, j'aimerais mieux M. Beaufils pour époux.

FOLVILLE.

Et vous ma cousine ?

HENRIETTE. (*tendrement*).

Je ne veux pas être la plus entêtée.

FOLVILLE. (*au notaire*).

Ecrivez M. le notaire: Victor de Folville.

BEAUFILS.

C'est fort agréable en vérité (*à Folville*). je vais dire. . .

FOLVILLE. (*à part à Beaufils*).

Si vous dites que vous m'avez prete de l'argent, je dirai à quelle condition.

BEAUFILS.

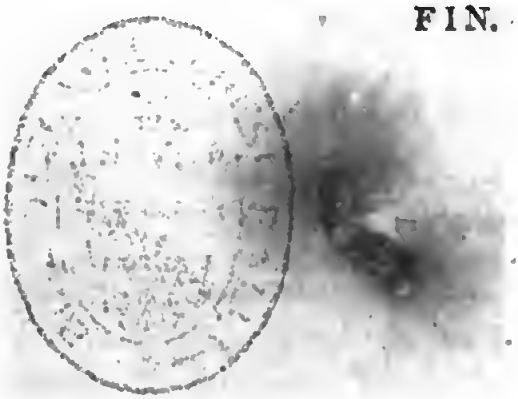
Je vois bien qu'il faut en passer par là : ce qui me console, c'est qu'il me rendra l'argent et que je suis bien sûr de ne j'amais rendre l'esprit.

(*Pendant que Beaufils se consulte, tous les acteurs ont quitté la scène*).

(*Se retournant pour parler à Dorval*).

Je veux bien consentir. . . En ! bien où sont-il donc ? . . c'est honnête, en verité ! allons, c'est décidé, je quitte Paris immédiatement après le succès de ma pièce : je ne puis decemment pas partir avant ; car il est probable que le public voudra me voir : les acteurs m'amèneront de force sur la scène ; alors je prendrai la parole, et je dirai. Messieurs la pièce que vous avez eu le bon esprit d'applaudir est mon premier ouvrage. Vos suffrages m'encouragent à en acheter ; . . Je veux dire à en mériter de nouveau ; et si comme je le pense, vous êtes satisfaits. . . Faites-en part à vos connaissances.

F2180

FIN.

19631